

## Au nom des pères et des fils

Valérie Ganne

Volume 23, Number 3, Summer 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33203ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

### ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Ganne, V. (2005). Au nom des pères et des fils. *Ciné-Bulles*, 23(3), 8–14.



# Au nom des pères et des fils

VALÉRIE GANNE

Rêvons un peu : quelque part en 2003, les frères Dardenne, Jim Jarmusch, Wim Wenders, Michael Haneke, et d'autres grands noms du cinéma, se retrouvent dans un café belge (ou parisien, ou new-yorkais). De quoi parlent-ils? Du thème commun de leurs prochains films, qui seront (forcément) présentés au Festival de Cannes en 2005... Quelques heures de discussion et un certain nombre de verres plus tard, les voici d'accord : la paternité fera un thème parfait. Voilà qui expliquerait les liens invisibles entre les films que des milliers de journalistes et de professionnels ont découverts lors de la 58<sup>e</sup> édition, du 11 au 22 mai dernier, liens qui se révélèrent projection après projection, dessinant une réflexion mondiale et artistique passionnante.

Repli sur la famille, volonté de transmission, quête de sens : la paternité était donc au cœur des préoccupations des cinéastes, mais pas dans la droite ligne des films familiaux et rassembleurs à l'américaine. Il s'agit plutôt d'une réflexion sur le couple, sur ce que l'on transmet à ses enfants, bref ce que l'on construit. Intérêt supplémentaire, les regards étaient uniquement masculins (cette année, aucune réalisatrice n'était présente en compétition officielle) et, bien souvent, tristes ou mélancoliques. Mais après tout, faut-il s'en plaindre? Quand les hommes pleurent, c'est peut-être bon signe.

## L'enfant vendu des frères Dardenne

Le premier film de ce festival, sans doute le plus fort (du point de vue du sens), est un magnifique portrait de père. Ses réalisateurs ont imposé leur signature depuis longtemps : un cinéma social, réaliste, militant, doublé d'une vraie marque de fabrique. Ils connaissent la mise en scène et ne se reposent pas sur leurs sujets, toujours forts : ainsi dans **L'Enfant**, un jeune père de 20 ans, incarné par Jérémie Renier, vend son bébé âgé de neuf jours. Immoral ou amoral? Peu importe. Dès le début, le spectateur est attaché à ce garçon et à sa femme (Déborah François), trop jeunes, trop pauvres, jouant ensemble comme de jeunes chiots, louant une voiture de luxe pour une journée de balade, tout en cherchant chaque jour de quoi vivre jusqu'au lendemain.

Pour qui prendre parti? Pour cette jeune fille qui s'évanouit et se transforme en bloc de mutisme lorsqu'elle réalise que son homme a vendu leur nourrisson? Pour cet homme qui lui répond naïvement : « On en fera un autre? » Ne pas prendre parti, c'est ce qui fait la force de **L'Enfant** : les réalisateurs (Luc et Jean-Pierre) ne jugent pas et ne nous donnent pas à juger. Ils choisissent de suivre le trajet de ce jeune homme vers la paternité et la responsabilité. Rien n'est trop souligné, tout va vite : en 1 heure et 35 minutes (un film très court à l'heure de la grande mode des deux heures pour « faire œuvre »), les Dardenne ne nous laissent jamais souffler, nous plongeant même dans une course poursuite à l'américaine, mais version *scooter* et voiture le long des canaux belges. Leur force, c'est de faire ce cinéma où le fond dicte la forme, de livrer un message humaniste, dans des conditions de réalisation difficiles, de tenir leur ligne de conduite pure et dure et d'éviter les compromis. Fidèles à leur militantisme, ils ont dédié leur Palme d'or à Florence Aubenas et son chauffeur Hussein Hanoun-al-Saadi, otages en Irak depuis cinq mois à l'époque. Là encore, il ne s'agit pas d'une attitude de circonstance, car la journaliste les connaissait depuis **La Promesse** et, depuis son enlèvement, ils étaient tous deux régulièrement en contact avec sa mère et le comité de soutien. Ce n'est donc pas parce qu'ils rejoignent le cercle très fermé des « double palmés » que les frères Dardenne en oublient le monde et la réalité, premiers matériaux de leur art.

## L'enfant cherché, version Jarmusch ou Wenders

Autre questionnement que celui de **Broken Flowers** de Jim Jarmusch. Il s'agit à nouveau de paternité non assumée, mais cette fois imprévue : Bill Murray, ex-don Juan fortuné, soudain quitté par sa dernière compagne en date (Julie Delpy), apprend inopinément qu'il aurait un fils de 20 ans. Jarmusch dresse un portrait léger et mélancolique de cette paternité rêvée, fantasmée, regrettée et en aucun cas assumée. Convaincu par son voisin (qui a quatre ou cinq enfants), le flegmatique Bill part sur les traces

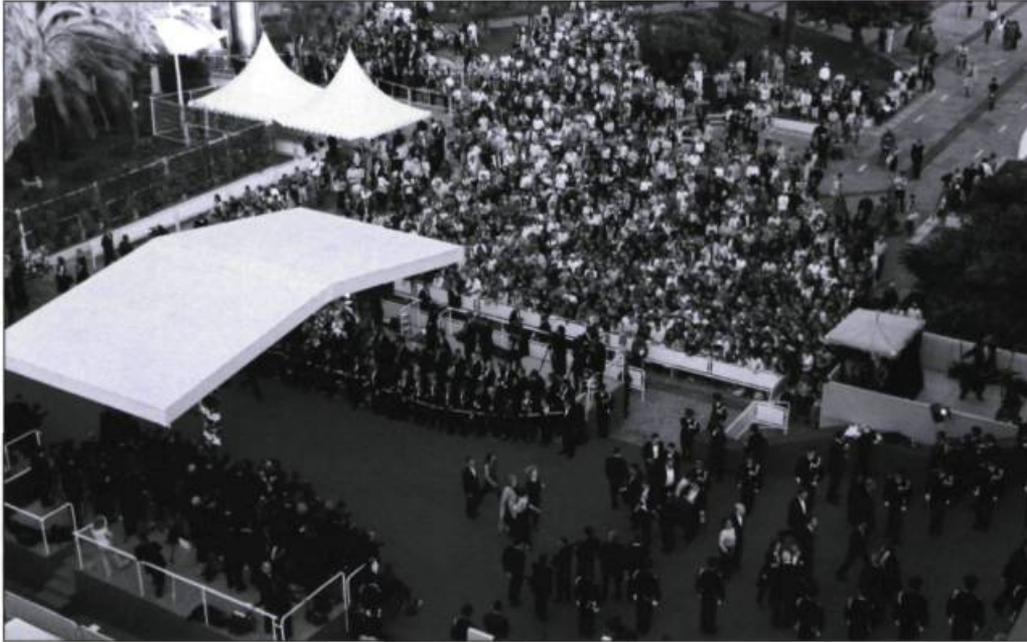


PHOTO : QUITTOT/FIF

de son passé et retrouve ces femmes encore magnifiques qu'il a aimées sans se soucier des conséquences. Enfin de vrais rôles pour actrices cinquantenaires qui endossent avec enthousiasme et ironie les identités les plus diverses : Sharon Stone en veuve de pilote de course et mère d'une lolita aguicheuse, Frances Conroy en promotrice immobilière coincée et rangée, Jessica Lange devenue communicatrice animalière, ou enfin Tilda Swinton en égérie d'une bande de Hells Angels... À chacune, Bill Murray apporte son bouquet de roses, y compris à la dernière, enterrée au cimetière. Le réalisateur sait distiller distance et humour, choisissant de ne pas aller trop loin dans le drame, par pudeur sans doute, mais qui sait, peut-être aussi par peur du ridicule. Son héros est spectateur de sa propre vie, de son passé qu'il traverse en touriste... Tout, du survêtement du dimanche très mode de Bill Murray en passant par la bande musicale de l'Éthiopien Mulatu Astatke, fait de **Broken Flowers** un film agréable et bien moins dérangeant que celui des frères Dardenne. Le jury a su apprécier : Grand Prix.

Wim Wenders a, lui aussi, rendu sa copie sur le même thème, avec **Don't Come Knocking** : même lieu (les États-Unis), même quête d'un enfant laissé derrière soi des années auparavant, même héros fatigué (ici non pas un ancien informaticien, mais un cow-boy de cinéma). Sam Shepard s'est en effet écrit un rôle en or, celui d'une star ennuyée qui revient 20 ans plus tard, là où il aurait laissé une jolie serveuse de bar enceinte de ses œuvres. Wenders ne nous épargne ni les clins d'œil (la jolie serveuse, c'est Jessica Lange, femme de Shepard dans la vie), ni les scènes de retrouvailles entre père et enfant, ni les hommages aux tableaux de Hopper. Mais au fur et à mesure que le film se déroule, on a de plus en plus l'impression désagréable que le

réalisateur court après **Paris, Texas**, sans parvenir à en retrouver la magie : là où Jarmusch prend le parti de la distance et de la légèreté, Wenders risque le premier degré et la lourdeur, et le film avance lentement sous le poids des références, des nostalgies, pour n'aboutir finalement qu'au ratage.

### Chez Haneke, tout se complique

Par contre, chez Michael Haneke, tout est beaucoup plus grinçant et dérangeant, selon son habitude. Dans **Caché**, il ne s'agit pas de paternité à proprement parler, bien que les enfants, et en particulier les fils, soient là et bien là. Daniel Auteuil et Juliette Binoche, couple modèle et bourgeois, voient arriver dans leur boîte aux lettres de mystérieuses cassettes vidéo montrant leur maison et leurs allées et venues. Peu à peu un fil se déroule, et un jeu de devinettes se met en place, de plus en plus inquiétant pour le couple, intrigant pour le spectateur. Le réalisateur autrichien tourne autour de ce qui est présent dans la famille, mais non dit, une faute ancienne, un secret nourri en toute discrétion, pour apparaître des années plus tard, là où l'on ne l'attend pas. Ce mystère que Haneke se garde bien de résoudre, est entretenu par la grande force de sa mise en scène et le talent des deux comédiens. Le cinéaste autrichien s'amuse avec notre regard de spectateurs, nous amenant à ne plus savoir si ce que nous voyons est le film de Haneke ou la cassette vidéo reçue par les héros du film de Haneke... « L'important n'est pas tant ce qui est caché que le simple fait qu'on le cache », semble nous dire le réalisateur, appuyant là où ça blesse. Ce film glaçon qui pose des questions sans y répondre a obtenu un Prix de la mise en scène amplement mérité, même si son auteur semblait visiblement déçu de ne pas obtenir plutôt la Palme.



Broken Flowers de Jim Jarmusch

### The Three Burials of Melquiades Estrada de Tommy Lee Jones

C'est le « second premier » film de Tommy Lee Jones, qui avait déjà réalisé un téléfilm, comme on l'a appris en début de festival. Au premier abord, rien à voir avec la paternité. Un policier texan de la patrouille des frontières à la gâchette un peu facile tue par erreur un Mexicain. Mais ce Mexicain (le Melquiades Estrada du titre) a un grand ami américain (Tommy Lee Jones), qui retrouve le meurtrier et le force à venir avec lui enterrer à nouveau l'homme et demander pardon à sa famille au Mexique... La jeune brute fera le long voyage avec le cadavre, à dos de cheval, par une chaleur intense, de plus en plus amoché à chaque étape. Les deux hommes s'approprient et Tommy Lee Jones finira par l'appeler fils à leur arrivée... Responsabiliser quelqu'un devant son crime, n'est-ce pas l'éduquer comme un père? Plus largement, ce qu'évoque évidemment le cinéaste, en choisissant de s'inspirer d'une histoire vraie, c'est la responsabilisation des Américains devant leurs immigrés mexicains, utilisés et maltraités. Ce western revisité rappelle Clint Eastwood bien sûr, mais aussi le **Lone Star** de John Sayles (1995, déjà...). Le film est reparti de Cannes avec tout juste un Prix du scénario : il faut dire qu'il a été écrit par Guillermo Arriagua, comparse d'Alejandro Gonzalez Innaritu, tout un symbole puisqu'il n'oublie pas de rappeler qu'il a été le premier scénariste mexicain d'un film tourné aux États-Unis (**21 Grams** du même Innaritu). Le Prix d'interprétation masculine était sans doute moins mérité. Car même si Tommy Lee Jones a un certain nombre de rictus dans son sac, il était plus délicat de jouer une brute épaisse se transformant peu à peu en être humain, ce dont le jeune Barry Pepper s'est fort bien tiré.

### Les enfants des autres

Tout au long du festival, les spectateurs attentifs ont pu croiser beaucoup d'autres enfants : le fils perdu et retrouvé d'**Une fois que tu es né** de Marco Tullio Giordana, le bébé enlevé par le héros de **Bataille dans le ciel** de Reygadas, ou celui que vient adopter Carole Bouquet en Argentine dans **Nordeste** de Juan Solanas (Un certain regard)... Et les sections parallèles ne sont pas en reste. À la Quinzaine des réalisateurs, ce sont les enfants disparus et leurs pères fous de douleur de **Keane** de Lodge Kerrigan et d'**Alice** de Marco Martins, ou le bébé que s'invente l'héroïne d'**Odete** de João Pedro Rodrigues. À la Semaine de la critique, ce furent les adolescents scandaleux et violents de **The Great Ecstasy of Robert Carmichael** de Thomas Clay, ou encore le petit garçon élevé seul par sa mère dans le film sino-coréen **Grain in Ear** de Zhang Lu. Sans compter Luke et Leïa, les jumeaux d'Anakin Skywalker sur lesquels se clôt le troisième épisode de **Star Wars**... En dernière image, on gardera celle des 1 800 enfants qui ont rempli la plus grande salle du festival le 13 mai dans l'après-midi : cette séance était en effet réservée à **Kirikou et le Fétiche égaré** de Michel Ocelot et Bénédicte Galup, une des 4 prochaines aventures de la suite du **Kirikou** d'il y a 7 ans. Ce chœur de 1 800 voix d'enfants scandant « Kirikou » avant l'arrivée de leur petit héros restera sans doute un des plus beaux souvenirs du festival.

### Les couples

Avant toute chose, pour avoir des enfants il faut être deux. Cette année, le couple a donc logiquement été une autre des préoccupations festivalières, plus particulièrement du côté français.

Nous avons déjà parlé de **Caché**. Attardons-nous sur **Peindre ou faire l'amour** des frères Larrieu, **Lemming** de Dominik Moll et, dans les sections parallèles, sur **La Moustache** d'Emmanuel Carrère. Trois versions du couple, avec un point commun : chez eux pas de problème d'argent, juste une existence à remplir, que ce soit pour se diriger vers le bonheur ou aux limites de la rupture. Les frères Larrieu (Arnaud et Jean-Marie), de leurs courts métrages à leur premier long (**Un homme un vrai**), n'ont jamais caché que le couple était un de leurs thèmes de prédilection. Un intérêt qu'ils partagent avec Dominik Moll, qui creuse de son côté cette même matière depuis **Intimité** et **Harry, un ami qui vous veut du bien**. Dans **Lemming**, un jeune couple se fissure face au suicide de la femme d'un autre couple plus âgé : fantôme de la morte, tentation de la perversion, le réalisateur lorgne tant du côté de Bergman que de Hitchcock. Malheureusement trop long, le film pâtit d'un manque de rythme, se perd et nous avec. Alors que Dominik Moll s'attache à décrire le malaise d'un couple, les frères Larrieu vantent la renaissance d'un autre, à l'âge de la préretraite. Voyage bucolique dans le Vercors, et dans les délices de l'apprentissage de l'échangisme, **Peindre ou faire l'amour** a été, quant à lui, accueilli... disons diversement. *Variety* résumait l'avis anglo-saxon assez crûment : « Chaque année, il y a un film en compétition dont on se demande comment diable il a bien pu atterrir là. » Il est vrai que cette ode aux joies de la contemplation de la nature, aux plaisirs de la chair et de la bonne chère détonait dans l'ambiance générale plutôt portée à la mélancolie. Et si la principale qualité de ce film était justement de sortir des sentiers battus de la compétition? Car du

côté d'Emmanuel Carrère (écrivain, réalisateur de **Retour à Kotelnich**, un documentaire réussi), le couple n'est pas non plus au sommet de sa forme : **La Moustache**, tiré du roman homonyme que l'auteur a écrit il y a 20 ans et présenté à la Quinzaine des réalisateurs, souligne avant tout la solitude de tout un chacun, même à deux. Partant d'une image simple (Vincent Lindon se rase la moustache et personne dans son entourage ne s'en aperçoit), Emmanuel Carrère nous emmène jusqu'au bout de la folie avec ce héros perdu. Comme Haneke, comme Jarmusch, il ne nous donnera jamais la clé de l'énigme, à savoir qui est vraiment fou dans cette histoire. Pourtant, le couple de ce film se retrouve, comme ceux de **Lemming** et de **Peindre ou faire l'amour** : malgré la diversité des chemins empruntés, les auteurs s'en tiennent aux *happy endings*...

Beaucoup plus tendre est Hou Hsiao-Hsien qui, dans **Three Times**, nous offre sa vision de trois couples, du Taïwan du début du XX<sup>e</sup> siècle à celui d'aujourd'hui, en passant par les années 1960. Construit en trois parties (le temps des amours, de la liberté et de la jeunesse), jouant avec deux acteurs (Shu Qi et Chang Chen) sur trois époques, le film ne souhaite pas nous raconter une histoire, mais plutôt nous emporter dans une balade de souvenirs pour tenter de décrire la façon dont l'amour s'exprime à travers différentes périodes de l'histoire. Soporifique pour certains, magique pour d'autres, projeté en fin de festival, il n'a en tout cas pas enthousiasmé le jury, contrairement à son camarade chinois Xiaoshuai Wang. **Shanghai Dreams**, Prix du jury, nous emporte aussi dans le temps, mais



**Caché** de Michael Haneke



Lemming de Dominik Moll

par un récit plus classique sur la famille. Dans les années 1960, sur les recommandations du gouvernement, de nombreux couples ont quitté les grandes villes chinoises pour s'établir dans des régions pauvres afin d'y développer l'industrie locale et d'y fonder leur famille. Vingt ans plus tard, leurs enfants sont adolescents et les parents ne rêvent que de retourner à Shanghai, des rêves bien différents de ceux de leurs descendants. C'est une œuvre modeste, en grande partie autobiographique, et passionnante sur une époque peu traitée dans le cinéma chinois : sans doute un premier symbole de l'ouverture du pays pour les autorités, **Shanghai Dreams** marque le fossé générationnel entre un père et sa fille, sans pathos ni caricature. Le réalisateur de 39 ans, qui a reçu son prix le jour de son anniversaire, l'a d'ailleurs dédié à ses parents.

### La faute originelle et la culpabilité

Après l'enfant et les couples, l'autre thème fort de cette 58<sup>e</sup> édition a été la faute (crime le plus souvent, mort ou disparition en tous cas) et son corollaire, la culpabilité. Elles se nichaient bien sûr chez Haneke, sans doute chez Cronenberg, mais également chez Atom Egoyan. Dans **Where the Truth Lies**, deux amis, grandes vedettes de la télévision, sont à la fois séparés et rapprochés par un crime commis au faite de leur gloire, et jamais élucidé. Une jeune journaliste va se mettre les pieds dans les plats en détarrant cette histoire. Malgré des décors et costumes éblouissants, et une caméra très savante, le film ne parvient pourtant pas à convaincre. On devine trop vite où Egoyan voudrait en venir, et l'univers qu'il nous décrit est de moins en moins inquiétant et de plus en plus factice. Par contre, on peut affirmer sans problème que le premier grand oublié du palmarès est un autre Canadien, David Cronenberg. Par ironie du sort, c'est celui qui, en tant que président du jury, avait offert leur première Palme d'or aux frères Dardenne en 1999 pour **Rosetta** ! Son **History of Violence** est un film beaucoup plus riche qu'il n'y paraît au premier abord, contenant plusieurs niveaux de lecture : au-delà de la

violence (légitime ou non), **History of Violence** dissèque le couple, la transmission aux enfants, et également la faute et le rachat. Et parvient à la fois à nous divertir (car c'est un film d'action) et à ouvrir de nombreuses questions : dans un couple, quelle est la part de l'autre que l'on ne connaît pas ? Lorsqu'on fait un enfant, que lui transmet-on ? La faute d'un père rejaillit-elle sur son fils ? Le héros (magnifique Viggo Mortensen) peut-il racheter son passé de criminel dans l'anonymat d'une famille unie et aimante ? Ce passé fait-il de lui un homme si différent ? A-t-il droit à la rédemption, au pardon ? Cette dernière question est présente aussi dans **Bataille dans le ciel**, deuxième film du prodige mexicain Carlos Reygadas découvert en 2002 avec **Japon** à la Quinzaine des réalisateurs (mention spéciale Caméra d'or). Il s'agit une nouvelle fois d'un couple, mais qui a enlevé un enfant, pratique visiblement courante au Mexique. Les choses se corsent lorsqu'on apprend que l'enfant est le bébé d'une proche de leur famille, et qu'il est mort, fermant la porte à toutes les chances de rançon et ouvrant un abîme de culpabilité chez le héros. Ce film étonnant, énervant, annoncé par la presse française comme un chef-d'œuvre,



Bataille dans le ciel de Carlos Reygadas

n'a laissé personne insensible... La forme prime, le réalisateur s'autorise tous les excès, filmant une pipe comme un acte quasi religieux (le film s'ouvre et se clôt par cette séquence), gâchant souvent son talent par trop de lyrisme. Révélation pour les uns, soufflé dégonflé pour les autres, **Bataille dans le ciel** a en tout cas fait office d'objet de scandale dans un festival qui serait sans lui resté trop sage...

### Des maîtres de cinéma délaissés par le jury

Carlos Reygadas a ceci de commun avec d'autres maîtres plus anciens : son attachement à la forme, à la mise en scène appuyée et soulignée. Il n'a signé que deux films, mais déjà on peut reconnaître sa griffe. On passera vite sur deux œuvres purement formelles : le **Sin City** de Rodriguez et Miller, et **Conte de cinéma** de Hong Sangsoo. Ce dernier a proposé au festival (qui l'a d'ailleurs sélectionné à la dernière minute, bien inutilement) une œuvre plutôt vide, variation sur ses propres tics. Mais nombre d'autres réalisateurs de talent venus à Cannes cette année ont fait démonstration de leur goût pour la mise en scène, tout en creusant leurs sujets de prédilection. Ainsi de Gus Van Sant qui, avec **Last Days**, clôt sa trilogie sur les adolescents, après **Gerry** et **Elephant**. Retraçant les derniers jours de Kurt Cobain, chanteur du groupe Nirvana, avant son suicide, le cinéaste choisit encore comme héros un de ces ados qui ne grandit jamais : après tout, même si le Blake de **Last Days** a 27 ans, il agit comme s'il en avait 10 de moins. Le réalisateur continue donc sur la même voie, mais sans hésiter à la prolonger, et c'est ce qui en fait un auteur de grand talent. Bien qu'il n'y ait quasiment plus de dialogues dans **Last Days**, il est pourtant loin d'être un film silencieux. Car le travail sur le son, impressionnant de précision, mêle plusieurs pistes pour accompagner des images qui ne leur correspondent pas, créant un monde inquiétant. La chronologie est à nouveau totalement bouleversée, la psychologie mise de côté, pour laisser naître une forme unique, une épure, dernier voyage onirique dans la tête d'un garçon qui a perdu les pédales.

Lars Von Trier a ceci de commun avec Gus Van Sant qu'il a déjà reçu une Palme d'or et qu'il travaille à une trilogie. Son second volet, **Manderlay**, respecte une forme qu'il a créée avec **Dogville** et qu'il améliore et nuance de film en film. Paradoxe ultime : cette forme est à l'opposé des règles du « Dogme » prescrites avec d'autres réalisateurs danois en 1998, et d'ailleurs jamais respectées. Ici, le décor de **Manderlay** n'a rien de naturel (le studio est d'ailleurs deux fois plus grand que celui de **Dogville**), le budget et l'équipe sont à nouveau imposants, les acteurs professionnels travaillent à partir d'un texte très écrit. Dans **Manderlay**, l'effet de surprise du dispositif s'émousse donc. Pourtant le générique de début, un plan-séquence « zoomant » sur une carte des États-Unis parcourue par une voiture, jusqu'à ce que



**Manderlay** de Lars Von Trier

les occupants du véhicule en sortent, est à lui seul assez bluffant. Mais avant tout, c'est le propos qui est passionnant et provocateur : la question de l'abolition de l'esclavage, vue à travers le prisme de la naïveté d'une héroïne reprenant vite contact avec la réalité, nous entraîne dans une réflexion beaucoup plus subtile sur la condition humaine. Après Nicole Kidman, qui faisait de la Grace de **Dogville** une jeune femme fragile et fragilisée par sa propre bonté, Bryce Dallas Howard est devenue dans **Manderlay** une petite fille capricieuse qui tient absolument à plier le monde à sa volonté à force de bonnes actions. Malgré (ou grâce à) sa jeunesse, l'actrice s'en tire très bien. D'ailleurs, comme tout véritable artiste qui n'hésite pas à repousser ses propres limites, Lars Von Trier a annoncé que l'héroïne du troisième volet de la trilogie, « Wasington », sans h, serait double : Grace aurait en effet à la fois les traits de Nicole Kidman et de Bryce Dallas Howard... Même si Luis Buñuel l'a fait avant lui dans **Cet obscur objet du désir**, l'idée est séduisante. Et si les deux actrices acceptent, attention au risque d'explosion d'*ego* sur le tournage (pas avant 2007)!

Même dans **Free Zone**, et avec moins de succès, Amos Gitai fait essentiellement la démonstration de ses performances de



**Free Zone** d'Amos Gitai - PHOTO : ZIV KOREN

cinéaste : son travail avec les actrices a été mis en avant par le jury qui a d'ailleurs hésité à offrir un prix pour les trois femmes, avant de choisir de récompenser seulement Hanna Laslo. Mais Nathalie Portman, qui ouvre le film par 10 minutes de pleurs en plan fixe, aurait pu aussi bien le recevoir. La forme du film est également très maîtrisée, le réalisateur israélien alignant de longs plans-séquences avec une fluidité et une maestria que seules donne l'expérience. Mais cette virtuosité masque cependant un fond un peu bancal (quelle histoire voulait-il donc nous raconter?).

### Quand la grande famille du cinéma parle... de la famille

Lors de la conférence de presse du lendemain de la remise des prix, Emir Kusturica, président du jury, s'est en tout cas expliqué sur l'absence au palmarès des films de David Cronenberg, Lars Von Trier et Wim Wenders : « **A History of Violence, Manderlay, Don't Come Knocking** font partie des films qui font un grand festival. Nous voulions redécouvrir cet événement par la modernité du langage où le fond est lié à la forme. Jamais il n'a été question de penser qu'un film était meilleur qu'un autre : ça n'existe pas de toute façon. Notre décision a été faite en fonction de notre conception de départ. Or, ces films ne correspondaient pas dans l'ensemble aux principes que nous avons décidés de suivre. » Quels principes? Ceux mis en avant pour le choix de **L'Enfant** : « Un thème très fort avec une forme minimaliste. » Même chose pour **Shanghai Dreams** : « Dans tout l'éventail de sentiments que nous cherchions — l'individualité, l'histoire, le social, la famille —, c'était le film le plus fort. »

La grande famille du cinéma aura donc donné l'impression d'exister le temps d'un festival, tant dans les thèmes abordés que dans les liens entre metteurs en scène. Jim Jarmusch, qui a dédié son film à Jean Eustache, a également souhaité remercier Hou Hsiao-Hsien comme son maître en cinéma, et citer au palmarès cette famille de cinéma dont il estime avoir l'honneur de faire partie. Certains réalisateurs travaillent même en famille, à commencer par les frères Dardenne et Larrieu cette année. À la cinquantaine, les cinéastes, souvent sans enfants dans la vie, deviennent eux-mêmes des pères spirituels pour les nouveaux venus. Se met-on à avoir peur de l'extérieur? À se demander quel monde nous laissons à nos enfants? Le thème prépondérant de cette édition 2005 peut en effet être interprété comme un repli paranoïaque sur la cellule la plus protectrice, même si ce sont des familles où l'on cause peu et où, à défaut de se déchirer, on est souvent plongé dans une glaçante apathie... C'est sans doute pour cela que le jury a choisi de mettre en avant un cinéma humaniste, comme celui des frères Dardenne, dont le message est fondamentalement authentique et universel. ■



L'Enfant de Jean-Pierre et Luc Dardenne

#### LE PALMARÈS 2005 DU FESTIVAL DE CANNES

##### PALME D'OR

###### L'Enfant

de Jean-Pierre et Luc Dardenne  
(Belgique-France)

##### GRAND PRIX DU JURY

###### Broken Flowers

de Jim Jarmusch  
(États-Unis)

##### PRIX D'INTERPRÉTATION

###### FÉMININE

Hanna Laslo  
dans **Free Zone**  
d'Amos Gitai  
(États-Unis-Israël)

##### PRIX D'INTERPRÉTATION

###### MASCULINE

Tommy Lee Jones  
dans **The Three Burials  
of Melquiades Estrada**  
de Tommy Lee Jones  
(États-Unis)

##### PRIX DE LA MISE EN SCÈNE

Michael Haneke  
pour **Caché**  
(France)

##### PRIX DU SCÉNARIO

Guillermo Arriaga  
pour **The Three Burials  
of Melquiades Estrada**  
(États-Unis)

##### PRIX DU JURY

**Shanghai Dreams**  
de Xiaoshuai Wang  
(Chine)

##### CAMÉRA D'OR (PREMIER FILM)

###### Ex æquo :

**Terre abandonnée**  
de Vimukthi Jayasundara  
(France-Sri Lanka) et  
**Me and You and  
Everyone We Know**  
de Miranda July  
(États-Unis)

##### PALME D'OR DU COURT MÉTRAGE

**Podorozhni**  
d'Igor Strembitsky  
(Ukraine)

##### PRIX DE LA FÉDÉRATION INTERNATIONALE DE LA PRESSE CINÉMATOGRAPHIQUE (FIPRESCI)

###### Compétition officielle :

**Caché**  
de Michael Haneke  
(France)  
Un certain regard :  
**Sangre**  
d'Amat Escalante  
(Mexique)

##### PRIX UN CERTAIN REGARD **Moartea Domnului Lazarescu**

de Cristi Puiu  
(Roumanie)

##### PRIX DE LA SEMAINE DE LA CRITIQUE

**Me and You and  
Everyone We Know**  
de Miranda July  
(États-Unis)

##### PRIX DU JURY GÉCUMÉNIQUE

**Caché**  
de Michael Haneke  
(France)